

16 mars

Amy me tend une main énergique.

Non. Pitié. Laissez-moi mourir là. Je ne peux pas me relever, c'est juste impossible. Et si je dois encore tenter un énième saut en étoile, je vais vomir.

— Allez, s'écrie Amy. Tu peux le faire !

Je la regarde, hébétée, les poumons vides de tout air, à plat comme un vieux tube de dentifrice.

Si à «Cause du décès», on note Zumba sur mon dossier, je m'en voudrai toute ma vie.

— Non. Je ne peux pas. Là, c'est trop. Je rentre chez moi.

Elle ne voit donc pas que je vais crever ? Je suis à la limite de la crise d'asthme. Et je ne suis même pas asthmatique !

Amy me fait les gros yeux.

— Allez, debout ! Tu me fais honte.

Je crispe le visage pour chasser les taches violettes qui dansent devant mes yeux. Moi qui croyais que le sport était censé faire du bien ! C'est comme quand

Amy m'a raconté qu'il n'y avait aucune différence entre le pain blanc et le pain aux céréales. Elle m'a vendu que la Zumba, c'était « facile ».

Elle s'accroupit devant moi.

— Allez, Georgia, debout ! Pense à la supériorité de l'esprit sur la matière.

Ma réponse fuse.

— Non, Amy. C'est trop dur. Tu es plus douée que moi pour ce genre de truc. Comme pour tout.

M'empoignant les mains, Amy me relève d'un coup. Je me remets à la verticale sans grâce.

La vache, qu'est-ce qu'elle est costaude !

— Mais non, je ne suis pas plus douée ! J'ai un état d'esprit plus positif, c'est tout. Il faut que tu te bouges, Georgie, que tu fonces dans le tas ! Ce n'est pas en restant le cul sur le canapé devant *The Voice* que tu vas t'épanouir. J'en ai marre de te voir vivre en spectatrice !

Je souffle, offusquée.

Alors là, c'est trop injuste ! Je ne passe pas ma vie devant *The Voice*. De toute façon, il n'y a qu'une saison par an, alors...

Mais Amy ne me laisse pas le temps de protester. Elle se retourne et me lance :

— Allez, rengaine tes seins ! Et c'est parti pour une série d'abdos !

Géniaaal...

Deux mois plus tard.

— Bonjour, pourriez-vous m'indiquer la chambre de ma sœur, s'il vous plaît ? Amy Miller.

En m'entendant prononcer ces mots, j'ai le cœur qui flanche. Ma sœur est à l'hôpital. Je suis venue voir ma sœur. À l'hôpital.

L'employée de l'accueil lève les yeux sur moi, puis les reporte sur l'écran de son ordinateur et se met à pianoter quelque chose. Je cherche désespérément à déchiffrer son expression, en quête d'un indice quelconque. Je n'ai pas une grande expérience des hôpitaux. Moi-même, je n'ai jamais été hospitalisée. L'hôpital, on n'y va que lorsque c'est grave. Coup de chance pour moi, il ne m'est jamais rien arrivé de vraiment grave dans ma vie.

Jusqu'à aujourd'hui.

Je jette un coup d'œil à ma montre.

Où est Amy en ce moment ? Elle est quelque part ici. Je le sais. Maman m'a dit que c'était facile à trouver.

L'employée de l'accueil me fixe de son regard morne.

— Amy Miller, soins ambulatoires, quatrième étage.

Un filet d'air s'échappe de mes poumons.

— Merci, dis-je à toute vitesse avant de monter les escaliers quatre à quatre.

Depuis quelque temps, Amy n'est pas très en forme. Or Amy est toujours en forme. Ça a commencé il y a quelques semaines par des pertes de sensation dans les doigts : elle avait du mal à attraper les choses. Et puis, la semaine dernière, elle est tombée. Le lendemain, on lui a fait une prise de sang. Et puis elle n'a plus pu tenir debout. Elle disait qu'elle était trop fatiguée. Amy n'est jamais trop fatiguée.

C'est aujourd'hui qu'on doit lui donner les résultats de l'analyse de sang. Elle a dû aller les chercher à l'hô-

pital. Quand on vous dit d'aller à l'hôpital, c'est qu'il y a un problème.

Je tourne dans un couloir, les larmes aux yeux.

Tout va bien. Ce ne sera rien. Il faut que ça aille. Amy a toujours...

— Georgia !

Je me suis cognée dans Tamal, le copain d'Amy. Mes yeux se rivent aux siens, un instant éblouis par une vague de soulagement.

Ouf ! Ils ne sont pas encore partis. Je ne suis pas trop en retard.

À bout de souffle, j'articule :

— Tamal ! Salut, désolée... Où est Amy ? Comment elle va ?

Le regard de Tamal se pose sur une porte, derrière moi. Je tente de déchiffrer son expression, mais ses traits sont imperturbables.

— Elle est là, me dit-il en m'indiquant la porte.

Je le remercie d'un signe de tête et je me précipite. À peine entrée, je suffoque, comme privée d'air.

Des murs d'un jaune pisseux, quelques chaises marron mal alignées. Un côté de la pièce est tapissé de tableaux ; dans un coin, une pile de jouets abîmés, à moitié effondrée. Mon regard volette désespérément autour de la pièce jusqu'à ce que je repère enfin Amy, pelotonnée sur un sofa, dans l'angle le plus proche de la fenêtre. Je me précipite sur elle, la gorge nouée.

— Coucou, Amy, ça va ? Désolée, j'ai fait aussi vite que j'ai pu.

J'empoigne une chaise et je m'y laisse tomber. Amy lève les yeux, ébauche un sourire.

— Tu as trouvé facilement, donc ? me demande-t-elle d'un ton léger.

Je lève les yeux au ciel.

— Euh, oui... presque.

Pas question de lui dire que j'ai failli échouer à la maternité.

Amy sourit et ramène ses jambes contre sa poitrine.

— En revanche, je ne sais pas du tout où je suis garée, dis-je en tournant la tête dans tous les sens comme si ma voiture avait pu me suivre jusqu'à l'intérieur de l'hôpital. J'ai complètement oublié de regarder... Je crois que je suis au parking J...

Amy sourit jusqu'aux oreilles.

— Il n'y a pas de parking J, Georgia. Il n'y a que des chiffres.

Je la regarde, interdite.

— Ah, génial...

Mais où est-ce que j'ai bien pu laisser ma voiture, moi ?

— De toute façon, j'ai le ticket quelque part là-dedans, dis-je en lui montrant mon épais journal intime, bourré à craquer de feuilles volantes et de documents divers.

Amy le considère avec perplexité.

— Bon sang, tu continues de te trimballer avec ce cahier ?

Je caresse la couverture abîmée avec tendresse.

— Oui... Je ne sais pas ce que je ferai quand il n'y aura plus de place. J'ai toute ma vie là-dedans. Ce journal m'est plus utile qu'un rein.

Amy croise mon regard et sourit dans sa manche. Je lui rends son sourire. Elle se rencogne dans le sofa, la mine sombre et le silence retombe.

Je me dandine, mal à l'aise. Amy a les yeux rougis, ils évitent les miens.

Je me force à formuler la question qui me ronge :

— Alors, qu'est-ce qu'on t'a dit ?

Silence. Je cherche du regard le visage d'Amy et mon estomac se décroche. Je ne respire plus, dans l'attente.

Amy a toujours été la plus jolie de nous deux. Comme si, étant l'aînée, elle avait pris les meilleurs gènes de nos parents, ne me laissant que les restes. Elle a un visage en forme de cœur, une petite bouche en fleur et de grands yeux allongés. Ses cheveux châtain balayaient son front et ondulent jusqu'à ses reins. Quelques taches de rousseur parsèment son nez, toutes identiques. Elle se ronge pensivement un ongle, puis se redresse soudain en inspirant un grand coup.

Tout mon corps se tend.

— J'ai une SEP.

J'hésite.

— Une quoi ?

Une SEP ? Je ne sais pas ce que ça veut dire. Je ne sais pas ce que c'est. Qu'est-ce que ça veut dire, SEP ?

Amy croise mon regard et sourit comme si elle lisait dans mes pensées.

— Sclérose en plaques.

Je sens mon corps se liquéfier, mes os devenir mous comme des spaghettis trop cuits.

— Et c'est quoi ?

Amy passe des doigts tremblants dans ses cheveux.

— C'est une maladie qui empêche les nerfs de fonctionner normalement. Ou la gaine qui protège les cellules nerveuses, je ne sais plus... Bref, les signaux qu'envoie mon cerveau n'arrivent plus aux

nerfs. C'est pour ça que je suis si fatiguée et que je n'arrête pas de tomber.

— On en meurt ?

La panique a fait jaillir les mots de bouche. Je suis sous le choc : mes yeux me brûlent, un poids m'écrase la poitrine, je bats des cils à toute vitesse avant d'oser croiser le regard gris et vigilant de ma sœur.

Oui, il y a bien un problème. J'étais si sûre que tout irait bien...

Amy sourit.

— Non, mais c'est incurable. Il faudra que j'apprenne à vivre avec.

— Ça se soigne ?

Elle incline la tête sur le côté.

— Dans une certaine mesure.

Elle me prend la main et entrelace ses doigts aux miens.

— Je ne suis pas mourante, arrête de faire cette tête d'enterrement. Simplement, ma vie va changer. C'est le destin, c'est tout. Il faut voir le bon côté des choses.

Je soutiens son regard, les larmes aux yeux.

— Comment tu fais pour rester aussi positive ? dis-je avec difficulté.

Amy me presse les doigts, les yeux brillants.

— Qu'est-ce que je peux faire d'autre ?

— Du thé ? demande Papa.

Je me retourne comme si une mouche m'avait piquée. J'ai l'impression que ça fait des heures que nous regardons l'émission *Masterchef* sans la voir, en silence.

— Je vais le faire.

Maman se lève d'un bond, embrassant la pièce d'un bref regard. Nous hochons tous la tête dans sa direction. Elle nous compte, son doigt s'attardant au-dessus d'Amy, et elle sort du salon.

J'essaie de reprendre ma posture avachie sur le canapé, mais l'angoisse ne me lâche pas. Amy est en position fœtale dans un fauteuil, près de Tamal. Elle a les cheveux ramenés derrière les oreilles et les mains englouties par son grand sweat tout bouloché qui pendouille sur son corps raidi.

C'est son sweat universitaire. Elle ne le porte que quand elle est malade, c'est-à-dire jamais. Amy n'est jamais malade.

Papa se met à rire, le doigt pointé sur l'écran de la télé.

— Eh, regardez ! Ça ressemble à ce que fait Maman.

Je me force à m'intéresser tandis que Tamal acquiesce d'un signe de tête.

— Amy ! appelle Maman depuis la cuisine. Tu prends quel lait ? Le lait d'avoine, c'est ça ?

Amy prend appui sur les accoudoirs pour se lever.

— Je vais l'aider.

Nous la suivons tous du regard. Je me retiens de lui courir après. De son côté, Tamal croise les bras sur sa poitrine, l'air tendu.

J'en profite pour filer m'asseoir dans le fauteuil d'Amy. Tamal me sourit. Il est infirmier.

— Qu'est-ce que tu sais sur la SEP ? lui dis-je à voix basse, en regardant nerveusement vers la porte. Je n'ai pu parler à personne, à l'hôpital.

Papa jette un coup d'œil dans notre direction avant de reporter son attention sur l'écran, feignant de ne pas nous écouter. Tamal s'est contracté en entendant ma question : lui aussi croise brièvement mon regard avant de revenir sur la bruyante émission de télé.

— Hum... Eh bien, c'est une maladie neurologique...

Je l'interromps, ravagée d'angoisse.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— C'est une maladie qui touche les nerfs. C'est lié à un dysfonctionnement du système immunitaire. Ensuite, chaque cas est différent : chez certaines personnes, ce n'est pas très gênant. La maladie endommage la gaine qui protège les nerfs, du coup ça affecte la capacité du corps à réagir aux messages que lui envoie le cerveau. Ça...

— Qu'est-ce que tu fais ? demande Amy d'une voix dure.

Je fais un bond. Amy a réapparu sur le seuil du salon. Elle me regarde, les yeux plissés de contrariété, les doigts crispés sur la poignée de la porte.

Je bats des cils, embarrassée.

— Je lui posais des questions sur la SEP, c'est tout, dis-je en regagnant le canapé.

— Pourquoi tu les poses à Tamal ? s'enquiert Amy d'un ton glacial. Pourquoi tu ne me les poses pas à moi ?

Mon cœur bondit.

Amy n'a pas prononcé un mot de tout le trajet de retour. Nous sommes rentrés de l'hôpital dans un silence absolu.

Je ne peux pas lui poser de questions parce que je ne veux pas lui poser des questions. Et je ne veux pas lui poser des questions sur sa maladie parce que je ne veux pas qu'elle soit malade.

Le silence se prolonge. J'espère qu'Amy est passée à autre chose, mais ses yeux restent fixés sur moi.

— Si tu as des questions, tu peux me les poser directement, reprend-elle d'une voix crispée. Ça n'a rien d'extraordinaire. Pas la peine de faire des messes basses.

— Je ne...

— Arrête de parler de moi dans mon dos !

Sa voix me fait l'effet d'une gifle ; mes yeux s'emplissent de larmes. J'articule avec peine :

— Mais c'était pas pour ça...

— Georgia ! appelle Maman depuis la cuisine. Tu peux m'aider à porter le thé ?

Je me lève à l'instant où Amy tourne vivement la tête vers Maman qui arrive avec un mug dans chaque main.

— Je peux t'aider, moi, réplique Amy d'un ton accusateur. Je suis juste à côté.

Maman me lance un regard nerveux.

— C'est bon, ma chérie. Georgie va m'aider. Certains mugs sont pleins à ras bord.

— Et alors ?

Mon cœur se serre tandis qu'Amy me lance un regard noir. Elle prend un mug des mains de Maman avec tant de force que de l'eau bouillante se répand sur son bras. Son visage frémit de douleur, mais se forçant à demeurer imperturbable, ma sœur s'avance vers moi, le bras tremblant. Lèvres pincées, elle dépose le mug

dégoulinant sur la table et se retourne vers Maman d'un air hostile.

— Tu vois ? crache-t-elle. Je vais très bien. Je suis encore capable de porter une putain de tasse de thé...

Et, me décochant un dernier regard venimeux, elle sort de la pièce.

— Je vais très bien.